

## Trouver une voix de la disparition.

Nous voilà face à la *camera obscura* comme blockhaus.

Denis Pondruel regarde la mer à travers les ouvertures d'un blockhaus. De ce regard traversant, il conservera le goût pour le point de vue et les déplacements. Pondruel se déplace, dépave les frontières grâce à la métaphore et l'analogie.

On marche sur les plages de la Manche. On rencontre des restes de blockhaus de la seconde guerre mondiale entre le sable et l'eau. Ces blocs de béton gris font émerger des survivances d'abris à secrets terribles de préparatifs calculés. La guerre.

Ces espaces vidés de leurs fonctions originales sont devenus des présences poétiques que Pondruel dérange en les rapetissant à la mesure d'un crâne.

Comment dire le silence ? Comment dire la disparition ?

Resserrer la scène, les scènes intérieures, pour en faire le lieu exclusif du crâne.

Les espaces visuels seront à la mesure de l'intérieur d'un crâne humain.

La métaphore est jetée. Comme Beckett, Pondruel est obsédé par ce qui se trame dans la tête, dans le crâne des autres. Tous ces mots qui s'y reposent pour créer peut-être des sens.

Le sculpteur bâtisseur crée des petites architectures de béton sur pilotis avec des ouvertures rectangulaires.

Les plans intérieurs invisibles à l'œil nu, il faudra essayer de jeter un œil à l'intérieur pour y voir quelque chose.

L'artiste partage avec le spectateur une rencontre. Il s'en suivra sûrement une conversation qui permettra à l'écho de s'installer : on peut voir à travers les ouvertures du béton le paysage, la *veduta* s'accomplit dans l'accès au paysage contemporain. On peut voir la structure intérieure du béton, des sortes de plans de mastabas égyptiens souterrains - archaïques. On peut imaginer que ces choix de circulations intérieures accomplissent un geste « figural » qui entre en résonance avec un autre. L'intime ne s'échange pas. Est-ce que le centre est aussi pour Pondruel une « zone dangereuse » ?

On lit « irréalité », « l'intranquillité », « toute cette pierrerie », « langue (sectionnée) », « démence d'yeux », « de la peur tournante(figure) ».

Des lambeaux de récits se présentent comme la tentation d'un monde en fin de course.

Sur pilotis, Pondruel installe ses bétons, de minis habitations, avec plans intérieurs qui diffèrent selon les destinataires qu'il a rencontrés précédemment. Le protocole est toujours le même, une rencontre, imaginer comment circulent les images et les idées dans le crâne de la personne, penser à une phrase isolée d'un texte littéraire. Ce lambeau de phrase n'est pas visible à l'œil nu, il faut s'approcher pour apercevoir cette pensée écrite avec des fibres lumineuses.

Ensemble de projections, les bétons de Pondruel portent le silence, parlent du silence, de sa façon de démettre la parole pour en faire des restes, des bribes, des morceaux qui hantent le crâne d'un homme ou d'une femme. Ces mots-là ne disparaissent pas, ils fondent l'identité de la personne. Porter le langage à sa limite entre l'extérieur et l'intérieur, distribuer ainsi la parole et le réduire à un fragment sans sens à partager, inclut l'être dans sa solitude la plus profonde, la plus inviolable.

Les bétons de Pondruel ne parlent pas, ne respirent pas, ils sont là, comme les blockhaus face à la mer, ils sont restés là.

L'abolition de l'être, l'effacement des traces de sa présence au monde, de ses mots, s'expose dans un paradoxe entier : devenir des voix ! Comme la voix de *Comment c'est* de Beckett : « n'étant que cette voix ces bribes ne seraient plus rien enfin mais sans cesser pour si peu »<sup>1</sup>.

— « Lucciola » répond Pondruel !

Diane Watteau – décembre 2012

Critique d'art, universitaire Paris 1

---

<sup>1</sup> Samuel Beckett, *Comment c'est*, Paris, Minuit, 1961, p. 199.